



Oscar Wilde

Œuvres

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE JEAN GATTÉGNO

INTRODUCTION PAR PASCAL AQUIEN

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR VÉRONIQUE BÉGHAIN, PAUL BENSIMON,
JEAN BESSON, HENRY D. DAVRAY,
BERNARD DELVAILLE, JEAN-MICHEL DÉPRATS,
FRANÇOIS DUPUIGRENET DESROUSSILLES,
JEAN GATTÉGNO, CECIL GEORGES-BAZILE,
DOMINIQUE JEAN, MARIE-CLAIRE PASQUIER
ET ALBERT SAVINE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

OSCAR WILDE

Œuvres

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE JEAN GATTÉGNO

INTRODUCTION PAR PASCAL AQUIEN

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR VÉRONIQUE BÉGHAIN, PAUL BENSIMON,
JEAN BESSON, HENRY D. DAVRAY,
BERNARD DELVAILLE, JEAN-MICHEL DÉPRATS,
FRANÇOIS DUPUIGRENET DESROUSSILLES,
JEAN GATTÉGNO, CECIL GEORGES-BAZILE,
DOMINIQUE JEAN, MARIE-CLAIRE PASQUIER
ET ALBERT SAVINE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1996,
pour l'ensemble de l'appareil critique.
*Les mentions particulières de copyright figurent
au verso des pages de faux titre.*

Poésie

POÈMES

Traduction par Bernard Delvaille.
© *Éditions Gallimard*, 1996.

LA SPHINGE

Traduction par Albert Savine.
© *Éditions Stock*, 1919.

POÈMES EN PROSE

Traduction par Henry D. Davray.
© *Mercure de France*, 1898.

LA BALLADE DE LA GEÔLE DE READING

Traduction par Paul Bensimon.
© *Éditions Gallimard*, 1996.

POÈMES

REQUIESCAT

Passe légèrement, elle est là,
Sous la neige.

Parle tout bas : elle pourrait entendre
⁴ La pâquerette éclore.

Ses cheveux clairs et dorés,
Ternis de rouille¹,
Elle, si jeune et belle,
⁸ Réduite en poussière !

Tel un lis, blanche comme neige,
À peine savait-elle
Qu'elle était femme, tant
¹² Elle avait grandi en secret.

Cercueil de bois, dalle de pierre
Étouffent sa poitrine.
Mon cœur solitaire se trouble :
¹⁶ Elle repose.

Silence ! Silence ! elle ne peut ouïr
Ni chants de lyre, ni sonnets.
Ma vie est toute enterrée là,
²⁰ Sous la terre pesante.

Avignon².

SAN MINIATO

Vois, j'ai gravi le flanc de la colline
 Jusqu'à la sainte maison de Dieu
 Dont, jadis, le Frère Angélique, qui vit
⁴ Les Cieux grand ouverts, foula le sol

Et fit trôner sur le croissant de lune
 La blanche et virginale Reine de la Grâce'.
 Marie ! du moins voir ton visage
⁸ Et la Mort ne viendrait jamais trop vite.

Ô couronnée par Dieu d'épines et de larmes !
 Mère du Christ ! Ô épouse mystique !
 Mon cœur est las de cette vie,
¹² Trop triste pour chanter encore.

Ô couronnée par Dieu d'amour et de passion !
 Ô couronnée par Christ, l'Unique Saint,
 Écoute-moi, avant que le soleil ne cherche
¹⁶ À révéler au monde ma honte et mon péché.

BORDS DE L'ARNO

Le laurier-rose sur le mur
 Vire au pourpre à la lueur de l'aube,
 Mais l'ombre grise de la nuit
⁴ S'étend encore sur Florence.

La rosée éclaire la colline,
 Les bourgeons brillent tout là-haut,
 Mais, ah ! les cigales ont fui
⁸ Et leur chant attique a cessé.

À peine si les feuilles bougent
À la suave brise légère
Et, dans le vallon fleurant l'amandier,
¹² Chante un rossignol solitaire.

Le jour, bientôt, te fera taire,
Ô rossignol, poursuis ton chant d'amour !
Tandis que sur l'ombreux bocage
¹⁶ Se brisent les flèches de la lune.

Bientôt, le matin filtrera
De vert vêtu, sur le silence des pelouses
Et lancera à l'amour apeuré
²⁰ Les traits blancs de l'aurore,

En se hissant à l'orient,
Terrassant la nuit qui frémit,
Sans souci que mon cœur soit heureux
²⁴ Ou que meure le rossignol.

ROME NON VISITÉE

I

Les blés sont passés du gris au rouge
Depuis que mon esprit vagabond
A quitté les mornes cités du Nord
⁴ Pour fuir vers les montagnes d'Italie.

Je me retourne vers mon pays,
Mon pèlerinage s'achève,
Même si, là-haut, un soleil rouge sang
⁸ Indique le chemin de Rome la sainte.

Vierge bénie, qui maintiens ferme
Ton règne sur les sept collines !
Ô mère sans tache ni souillure,
¹² Aux claires couronnes d'or triple !

Ô Rome, Rome, à tes pieds
 Je dépose ce chant stérile !
 Ah ! quel long chemin escarpé,
¹⁶ Celui qui mène à tes rues saintes !

II

Pourtant, quelle joie ce me fut
 De tourner mes pas vers le sud
 Et d'aller aux bouches du Tibre
²⁰ Et de revenir m'agenouiller à Fiesole !

En avançant dans l'entrelacs des pins
 Qui brisent le cours doré de l'Arno
 Et voir la lueur de brume pourpre
²⁴ Du matin sur les Apennins.

Au-delà des maisons cachées dans les vignes,
 Des vergers, des olivaias grises,
 Et des voies tristes de la Campagne,
²⁸ Les sept collines soutiennent le Dôme !

III

Pèlerin des mers du Nord —
 Quelle joie de chercher seul
 Le merveilleux Temple et le trône
³² De celui qui tient les terribles clefs.

Éclatants de pourpre et d'or,
 Viennent le prêtre et le saint Cardinal
 Et, porté au-dessus de toutes les têtes,
³⁶ Le doux Berger de l'Eglise¹.

Ô joie de voir, avant de mourir,
 Le seul roi sacré par Dieu
 Et d'entendre sonner en triomphe
⁴⁰ Les trompettes d'argent quand il passe,

Ou, à l'autel aux piliers d'airain,
 Élever le sacrifice mystique
 Et montrer son Dieu à la face des hommes,
⁴⁴ Sous le voile du pain et du vin.

IV

Quels changements le temps apporte !
 Le cycle éternel des années
 Libère mon cœur de ses craintes
⁴⁸ Et apprend à mes lèvres à chanter.

Avant que ce champ d'or tremblant
 Ne devienne gerbes poudreuses
 Ou que les feuilles rouges d'automne
⁵² Ne volent comme oiseaux sur la colline,

J'aurai fait la course glorieuse
 Et saisi la torche embrasée,
 J'aurai invoqué le saint nom
⁵⁶ De Celui qui voile encore Sa face.

Arona.

DÉSESPOIR

Les saisons avec elles amènent leur ruine,
 Au printemps, le narcisse apparaît
 Qui ne se fane avant que n'ait rougi la rose
⁴ Et, à l'automne, fleurissent les violettes
 Et le frêle crocus trouble alors la blancheur de la neige ;
 Puis, les arbres dénudés reverdissent,
 Comme font les gris labours sous les pluies de l'été
⁸ Et renaissent les primevères qu'un enfant cueillera.

La belle vie ! dont le flot amer et avide
 Monte à nos pieds et sombre dans la nuit
¹¹ Pour revêtir des jours qui ne reviendront plus !

L'ambition, l'amour, brûlantes rêveries,
 Nous les perdons trop vite, et ne trouvons plaisir
¹⁴ Que dans quelques fragments de souvenirs enfuis.

EN VUE DE L'ITALIE

J'atteignis les Alpes, et toute mon âme,
 Italie, mon Italie, en fut, à ton nom, embrasée.
 Et, lorsque, du cœur des monts¹, je m'avançai
⁴ Et vis le pays tant désiré de mon cœur,

Je ris, comme un qui a remporté la coupe :
 Tout en rêvant aux merveilles de ta gloire,
 Je contemplai le jour marqué de feu cruel.
⁸ Le ciel, de turquoise, vira à l'or brûlé².

Les pins ondulèrent comme chevelure de femme
 Et, dans les vergers, chaque rameau tordu
¹¹ Éclata en fleurs, tels des flocons d'écume.

Mais quand je sus que, loin de là, à Rome,
 Dans les liens du malheur repose un second Pierre³,
¹⁴ Je pleurai de voir ce pays si beau.

Turin.

LA TOMBE DE KEATS

Il repose enfin, sous les voiles bleus de Dieu,
 Délivré de sa douleur et de l'injustice du monde, enlevé
 À la vie, quand la vie et l'amour étaient en leur fraîcheur,
⁴ Le plus jeune des martyrs est ici allongé⁴,

Beau comme Sébastien et, comme lui, sacrifié si jeune.
 Nul cyprès n'orne sa tombe, nul if funéraire.
 Seules des violettes pleurent dans la rosée
⁸ Et tissent sur ses os un lacs toujours fleuri.

Ô le plus fier des cœurs, brisé par le malheur !
Ô, depuis Mytilène, les lèvres les plus douces¹ !
¹¹ Ô poète et peintre de la chère Angleterre !

Ton nom fut écrit sur de l'eau² — il demeurera :
Et mes larmes entretiendront ton souvenir
¹⁴ Comme celles d'Isabelle le pot de basilic³.

Rome.

JOUR DE PÂQUES

Les trompettes d'argent résonnaient sous le Dôme :
Le peuple prosterné, à genoux, sur le sol,
Et, porté à bras d'hommes, je vis,
⁴ Tel un immense Dieu, le saint Seigneur de Rome.

Tel un prêtre il portait robe plus blanche que l'écume
Et, tel un roi, se drapait dans la pourpre.
Sur sa tête la tiare d'or à trois couronnes,
⁸ Dans la splendeur de la lumière le Pape s'en retournait.

Et mon cœur remontait vers de très anciens temps,
Vers celui qui marchait sur les eaux solitaires
¹¹ Cherchant en vain quelque lieu de repos :

« Les renards ont leur tanière et chaque oiseau son nid.
Moi seul, je dois errer sans fin, meurtrir mes pieds
¹⁴ Et m'abreuver du vin que mes larmes ont salé⁴. »

JOURS PERDUS

(D'après un tableau de Mlle V. T.)

Un svelte et blond garçon, peu fait pour la douleur du
monde,
Boucles blondes épaisses tombant sur ses oreilles,

Aux yeux charmeurs voilés de larmes d'enfant,
 4 Telle une eau d'un bleu pur dans un brouillard de pluie

Et des joues pâles ignorantes des baisers,
 Lèvres rouges qui ont toujours craint l'amour,
 Gorge aussi blanche que gorge de colombe,
 8 Hélas ! hélas ! si tout cela est vain !

À l'horizon, des champs de blé, moissonneurs alignés,
 Penchés, peinant sur la faux d'un air las,
 11 Sans la douceur d'un rire ou des cordes d'un luth.

Indifférent au soleil couchant qui s'embrase,
 Il rêve, ignorant la tombée de la nuit
 14 Et que la nuit n'est pas aux cueillettes propice.

1877.

LA TOMBE DE SHELLEY

Comme des torches éteintes près de la couche d'un
 malade,
 De maigres cyprès veillent la pierre que le soleil décolore ;
 La petite chouette y a établi sa demeure
 4 Et le rapide lézard comme un joyau pointe sa tête.

Là où s'embrasent les calices des coquelicots,
 Dans la chambre tranquille de cette pyramide¹,
 Un Sphinx antique se tapit dans la pénombre,
 8 Noir gardien de ce lieu de plaisir des morts.

Ah ! qu'il est doux de reposer dans le sein
 De la Terre, mère accomplie de l'éternel sommeil,
 11 Mais pour toi bien plus douce une tombe inquiète

Dans la caverne bleue des profondeurs peuplées,
 Ou bien là-haut, où les hautes nefs sombrent dans la nuit
 14 Contre les rochers escarpés brisés par les vagues².

Rome.

DANS LES ALLÉES DE MAGDALEN

De petits nuages blancs font la course dans le ciel
Les prairies sont jonchées des fleurs dorées de mars,
Les pas écrasent les jonquilles, et le mélèze avec ses cônes
⁴ Se tord et se balance, et la grive se hâte.

Un délicat parfum naît dans la brise du matin,
Odeur de feuilles, d'herbe, de terre fraîche retournée.
Les oiseaux chantent de joie pour saluer le printemps
⁸ Et sautent de branche en branche sur les arbres balancés.

Les bois revivent aux sons du printemps
Et les bourgeons éclatent en rose sur les ronces grim-
pantes.
Le tapis de crocus est telle une lune de feu tremblant
¹² Qu'entoure un anneau d'améthyste.

Le platane susurre au pin un conte d'amour au point
De le faire frémir de rire et secouer son vert manteau.
Les creux de l'orme des montagnes s'éclairent
¹⁶ Des reflets argentés et nacrés de la gorge de la tourterelle.

Vois ! l'alouette quitte son nid et s'envole du champ tout
proche,
Elle déchire les fils de la Vierge et les réseaux de la rosée,
Telle une flamme bleue, elle pique droit sur la rivière,
²⁰ Et, telle une flèche, le martin-pêcheur lacère l'air.

ENDYMION

(Pour la musique)

Les pommes d'or pendent aux arbres
Et les oiseaux pépient en Arcadie.
Les moutons bêlent dans leur parc,
⁴ Les cabris sautent sur les collines.

- Hier, il avoua son amour,
Et je sais qu'il me reviendra.
Ô lune qui se lève ! Ô Séléné !
⁸ Sois sa gardienne. C'est lui,
Tu ne peux en douter, tu le connais si bien !
Il est chaussé de sandales pourpres.
¹¹ Tu ne peux en douter, tu connais mon amour :
Il tient aussi la houlette du pâtre,
Il est plus doux que la colombe,
¹⁴ Et ses cheveux bruns sont bouclés.

- La tourterelle n'appelle plus
Son fiancé aux pieds d'écarlate.
Le loup gris rôde autour de l'étable,
¹⁸ Le sénéchal chantant du lis
Dort au cœur des clochettes, et l'ombre
Confond les collines violettes.
Ô lune qui se lève ! Ô sainte lune !
²² Reste au sommet d'Hélice¹
Et si tu vois mon véritable amour,
Ah ! si tu vois ses sandales de pourpre,
²⁵ Sa houlette de coudrier, ses cheveux bruns,
Sa peau de chèvre sur son bras,
Dis-lui que je l'attends là où
²⁸ La chandelle vacille dans la métairie.

- Froide et glacée, la rosée tombe,
Et nul oiseau ne chante plus en Arcadie.
Les petits faunes ont quitté les collines.
³² Même les jonquilles fanées
Ont refermé leurs corolles d'or, et
Mon amour vers moi ne revient pas.
Menteuse lune ! menteuse lune ! Ô lune à ton décours,
³⁶ Où mon amour s'est-il enfui ?
Où sont ses lèvres vermillon,
La houlette de pâtre et les sandales pourpres ?
³⁹ Pourquoi étendre cette écharpe d'argent
Et ce voile de brume flottante ?
Ah ! tu as pris le jeune Endymion,
⁴² Et ses lèvres qu'on voudrait tant baiser !

MADONNA MIA

Une fillette, un lis¹, inapte à la douleur du monde,
Cheveux bruns et soyeux tressés autour de ses oreilles,
Aux yeux charmeurs voilés de larmes folles,

⁴ Telle une eau d'un bleu pur dans un brouillard de
pluie,

Et des joues pâles ignorantes des baisers,
Lèvres rouges qui ont toujours craint l'amour,
Gorge aussi blanche que gorge de colombe,

⁸ Sur le marbre de laquelle s'inscrit une veine de
pourpre.

Pourtant, bien que mes lèvres ne cessent de te louer,
Je n'ose même pas embrasser ton pied,

¹¹ Tant je suis assombri par les ailes de la peur,

Tel Dante, se tenant auprès de Béatrice,
Sous le poitrail en feu du Lion, lorsqu'il vit

¹⁴ La septième Splendeur et l'Escalier d'or².

1881.

QUIA MULTUM AMAVI

Cher cœur, je crois que le jeune prêtre exalté
Quand, pour la première fois, il retire du tabernacle
Son Dieu prisonnier de l'Eucharistie,

⁴ Mange le pain et boit le vin terrible

Ne ressent pas plus affreuse merveille que je fis
Lorsque mes yeux éblouis virent, au premier jour, les
tiens

Et que, la nuit durant, je restai à genoux à tes pieds

⁸ Jusqu'à te lasser de tant d'idolâtrie.

Ah ! si je t'avais moins plu et que tu m'eusses plus aimé,
 Pendant tout cet été qui ne fut que joies et pluies,
 Je ne connaîtrais pas aujourd'hui le chagrin
¹² Et ne serais pas un laquais dans la maison de la Douleur.

Pourtant, même si le remords, blanc Commandeur de la
 jeunesse¹,
 Accompagné de sa cohorte, me poursuit,
 Je suis heureux de cet amour et songe
¹⁶ Aux soleils qui font bleuir la véronique.

SILENTIUM AMORIS

Comme souvent le soleil, qui trop fort brille,
 Repousse malgré elle en sa sombre caverne
 La pâle lune, avant même que le rossignol
 Ait pu lui offrir la moindre sérénade,
⁵ Ainsi ta beauté rend maladroites mes lèvres
 Et mes chants les plus beaux sonnent faux.

Comme, à l'aurore, au-dessus des prairies,
 Passera quelque vent impétueux et sauvage
 Qui de trop de baisers brisera le roseau
¹⁰ Jusque-là instrument unique de son chant,
 Ainsi la trop orageuse passion m'égare
 Et, d'un excès d'amour, mon amour devient muet.

Il n'est doute que mes yeux ne t'aient prévenue
 De mon silence et du désaccord de mon luth.
¹⁵ Peut-être vaut-il mieux séparation fatale
 Et que tu partes, toi, vers des lèvres plus mélodieuses
 Et moi, de mon côté, avec le souvenir
 De baisers non donnés et de chants non chantés.

TAEDIUM VITAE

Poignarder ma jeunesse d'une arme sans merci, porter
La criarde livrée d'une mesquine époque,
Laisser de viles mains me voler mes trésors,
Que mon âme soit prisonnière d'une chevelure de femme
⁵ Et n'être que le laquais du Destin — je jure
Que point n'aime cela. Qui est pour moi moins
Que la fragile écume qui plane sur la mer,
Bien moins que le duvet sans graine d'un chardon
Dans l'air d'été : mieux vaut se tenir éloigné
¹⁰ De ces sots calomnieux qui se moquent de moi,
Ne me connaissant guère. Mieux vaut le plus modeste
toit
Abritant le valet de ferme le plus humble
Que de pénétrer dans cette rauque grotte de querelles
Où, pour la première fois, ma blanche âme a baisé la
bouche du péché.

IMPRESSION DU MATIN

La Tamise de nuit, bleue et dorée,
Vira en harmonie de gris :
Une barge, lourde de foin ocré,
⁴ Quitta le quai. Froid et glacé,

Le jaune brouillard s'infiltra
Sous les ponts. Les murs des maisons
Devinrent silhouettes. Saint-Paul
⁸ Se dessina, un globe sur la ville¹.

Soudain s'élevèrent les bruits
De la ville au réveil : chariots venus
Des campagnes ébranlant les rues. Un oiseau
¹² Prit son vol sur les toits mouillés, et chanta.

Puis une femme, toute seule, au teint blême
 — L'aube caressait ses cheveux pâles —
 Erra sous la lueur tremblante du réverbère.
¹⁶ Ses lèvres étaient de feu, son cœur était de pierre.

DANS LA CHAMBRE JAUNE

Harmonie

Ses mains d'ivoire sur les touches d'ivoire
 Voltigeaient en capricieuse fantaisie,
 Tel le feuillage des peupliers argentés
 Lorsqu'il palpite, indifférent,
⁵ Ou telle l'écume agitée de l'océan
 Lorsque les vagues, dans la brise, semblent mordre.

Ses cheveux d'or flottent sur le mur doré
 Et, tels les fins fils de la Vierge, s'accrochent
 À la corolle en or du jaune souci
¹⁰ Ou tel le tournesol qui cherche le soleil,
 Lorsque pâlit la nuit d'un bleu profond
 Et que s'auréole la tige du lis.

Et ses tendres lèvres rouges sur les miennes
 Brûlaient comme un rubis de feu
¹⁵ À la lueur vacillante d'un pourpre reliquaie,
 Ou tels les grains blessés de la grenade,
 Ou bien le cœur du lotus inondé
 Du sang précieux de la rose vineuse.

IMPRESSIONS

I

LES SILHOUETTES

La mer est tachetée de barres grises,
 Le vent morne et mort est sans voix,
 Et, telle une feuille flétrie, la lune
⁴ Est emportée sur la baie qui s'agite.

L'ÉVENTAIL DE LADY WINDERMERE	
<i>Notice</i>	1824
<i>Notes</i>	1829
SALOMÉ	
<i>Notice</i>	1832
<i>Notes</i>	1839
UNE FEMME SANS IMPORTANCE	
<i>Notice</i>	1847
<i>Notes</i>	1851
UN MARI IDÉAL	
<i>Notice</i>	1857
<i>Notes</i>	1861
L'IMPORTANCE D'ÊTRE CONSTANT	
<i>Notice</i>	1865
<i>Les éditions de 1899 et de 1957</i>	1870
<i>Notes</i>	1871
LA SAINTE COURTISANE	
<i>Notice</i>	1876
<i>Notes</i>	1877
UNE TRAGÉDIE FLORENTINE	
<i>Notice</i>	1878
<i>Notes</i>	1878
<i>Note bibliographique</i>	1881

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

POÈMES
LA SPHINGE
POÈMES EN PROSE
LA BALLADE DE LA GEÔLE DE READING
LE FANTÔME DES CANTERVILLE
LE CRIME DE LORD ARTHUR SAVILE
LE SPHINX SANS SECRET
LE MILLIONNAIRE MODÈLE
LE PRINCE HEUREUX ET AUTRES CONTES
LE PORTRAIT DE MR. W. H.
UNE MAISON DE GRENADES
LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY
DE PROFUNDIS
LES ORIGINES DE LA CRITIQUE HISTORIQUE
INTENTIONS
L'ÂME DE L'HOMME SOUS LE SOCIALISME
QUELQUES MAXIMES
FORMULES ET MAXIMES
IMPRESSIONS D'AMÉRIQUE
VÉRA, OU LES NIHILISTES
LA DUCHESSE DE PADOUE
L'ÉVENTAIL DE LADY WINDERMERE
SALOMÉ
UNE FEMME SANS IMPORTANCE
UN MARI IDÉAL
L'IMPORTANCE D'ÊTRE CONSTANT
LA SAINTE COURTISANE
UNE TRAGÉDIE FLORENTINE

*Introduction, Chronologie
Note sur la présente édition
Notices et notes
Note bibliographique*